MARIELUISE FLEISSER

PURGATOIRE À INGOLSTADT

Comédie en six tableaux

(Fegefeuer in Ingolstadt)

Nouvelle traduction française de
Sylvie Muller

Répertoire Germanique

EDITIONS DU BRIGADIER

Un groupe de lycéens dans une petite ville d'Allemagne. Olga attend un enfant de Peps qui ne s'intéresse plus à elle et lui ordonne de s'en débarrasser. Elle subit également le chantage de Rölle, un lycéen marginalisé au physique ingrat, qui se sent l'âme d'un saint, lui qui est le souffre-douleur du groupe. Désespérée, Olga se jette à l'eau, mais Rölle la sauve...

Marieluise Fleisser a 22 ans quand elle écrit cette première pièce, dans laquelle elle dresse un tableau terrifiant de la jeunesse allemande pendant la République de Weimar. L'égoïsme, la cruauté physique et le harcèlement du groupe envers les plus faibles forment la pierre angulaire de ce drame. Un tableau tragique et grotesque de la génération qui, quelques années plus tard, portera Hitler au pouvoir.

Marieluise Fleisser (1901-1974) est, selon sa propre définition, une « femme écrivain » allemande. Elle a été une des compagnes de Brecht, qui a créé Pionniers à Ingolstadt *en 1929 à Berlin. Ses livres ont ensuite été mis à l'index quand les nazis sont arrivés au pouvoir et elle n'a pu recommencer à écrire qu'à partir de 1945. « Redécouverte » à la fin des années 60 par Rainer Werner Fassbinder qui réalise un film adapté des* Pionniers à Ingolstadt, *elle est considérée par Elfriede Jelinek comme « le plus grand auteur dramatique féminin du XX^e siècle ».*

Prix : 13,00 €
ISBN : 978-2-494702-68-4

EDITIONS DU BRIGADIER

Personnages

Berotter

Olga, Clémentine, Christian — ses enfants

Rölle

La mère de Rölle

Protasius, Gervasius — un individu et son protégé

Peps

Hermine Seitz

Crusius

Premier servant de messe

Deuxième servant de messe

Premier écolier

Deuxième écolier

Troisième écolier

Des écoliers et des écolières

Des gens

Premier tableau

La salle de séjour des Berotter. Berotter, Olga, Clémentine ; cette dernière n'est pas encore en scène.

Clémentine. — Où est passée la clef de l'armoire à linge ? Tout disparaît dans cette maison.

Berotter, *à Olga*. — Tu ne réponds plus quand on te parle ?

Clémentine. — Si on veut que je refasse le lit.

Berotter, *à Olga*. — Il faudrait peut-être qu'Hermine Seitz elle dorme dans un lit pas fait ?

Olga. — Sur la commode.

Berotter. — Tu as encore été prendre quelque chose sans demander ? Il faudra que je te dise ça combien de fois, c'est interdit dans cette maison.

Olga. — Puisque Clémentine ne me donne rien.

Clémentine, *entrant*. — Faut toujours crier ici. Olga, ta chemise dépasse de nouveau. Et de quoi tu as encore l'air.

Olga. — Si tu ne me donnes jamais rien.

Clémentine. — Qu'est-ce qu'elle va penser, Hermine ?

Olga. — Moi, je ne tiens pas à ce qu'elle vienne.

Berotter. — Madame Seitz est à l'hôpital. Qu'est-ce que tu veux qu'elle en fasse ?

Olga. — Vous ne la connaissez pas, Hermine.

Berotter. — C'était ton amie chez les sœurs.

Clémentine. — Et la soupe au riz que tu n'aimais pas, elle l'a toujours mangée à ta place.

Olga. — Maman ne serait pas contente, qu'elle vienne à la maison.

Clémentine. — Elle, elle parle de maman !

Berotter. — Je n'irais pas lui faire ça, à madame Seitz.

Olga. — Tu l'aimes bien, hein ?

Berotter. — Si tu crois que je vais me disputer avec toi. Elle se croit plus que son père. Elle sait le latin. Elle veut m'en imposer.

Clémentine. — Elle n'a même pas pleuré à l'enterrement.

Berotter. — Et ça veut avoir le droit de parler.

Clémentine. — Elle n'a pas non plus été à l'église aujourd'hui.

Berotter. — Tu n'as pas été à l'église ? On peut dire que tu donnes l'exemple. Et c'est l'aînée !

Olga. — Le Diable rôde autour du confessionnal, à l'église.

Clémentine. — C'est ta mauvaise conscience.

Berotter. — On ne sait même plus s'il faut t'y envoyer ou pas. Je ne veux plus de ces mortifications. Il faut toujours que tu exagères.

Clémentine. — Si elle n'existait pas, faudrait l'inventer !

Olga. — Vous me dites ça tous les jours.

Berotter. — D'ailleurs, j'aimerais savoir ce que tu fais à la maison après l'école. Elle ne met jamais un pied à la cuisine.

Olga. — Tu ne m'emmènes pas non plus au café, toi.

Berotter. — Tu n'arrives pas à parler.

Olga. — J'ai de qui tenir. Tu ne m'as pas élevée comme un être humain.

Berotter. — Je n'ai préféré aucun de mes enfants.

OLGA. — Tu n'étais pas satisfait de mon visage, les enfants sentent ça. Tu disais tout le temps que j'avais la tête penchée.

BEROTTER. — Ce n'est pas ta mère qui t'a appris à répondre.

CHRISTIAN, *entrant.* — Salut.

BEROTTER. — On ne jette pas son cartable n'importe où. Va le ramasser et pose-le soigneusement.

CHRISTIAN. — Il n'y a plus d'ardoise dedans.

BEROTTER. — Tu me réponds ?

CLÉMENTINE. — Il tient ça d'Olga.

CHRISTIAN. — Qu'est-ce qu'il peut m'énerver, ce Rölle.

OLGA. — Qu'est-ce qu'il y a avec Rölle ?

CHRISTIAN. — Y a eu quelque chose entre Rölle et toi ?

OLGA. — C'était il y a longtemps.

CHRISTIAN. — Je me disais bien, on peut raconter ça sur toutes les filles. Je connais mon Olga.

OLGA. — Il pue. Il craint l'eau.

CHRISTIAN. — Il dit qu'il peut s'en prendre à toi.

OLGA. — Une fois de plus.

CHRISTIAN. — Il dit qu'il sait des choses sur toi et qu'il peut te dénoncer s'il veut.

OLGA. — Les garçons croient toujours qu'ils peuvent vous forcer.

CHRISTIAN. — Il va venir d'ailleurs, s'il a le temps.

OLGA. — Tu parles !

CLÉMENTINE. — Olga m'a retardée. Et maintenant ton col n'est pas prêt.

CHRISTIAN. — Sainte Nitouche.

CLÉMENTINE. — La preuve est faite. Son Olga, il ne la gronde jamais.

CHRISTIAN. — Ton Rölle est allé raconter partout comment Hermine Seitz a perdu son jupon place du gouvernement.

CLÉMENTINE. — Mon Rölle ne ferait jamais ça.

BEROTTER. — Le jeune Rölle, tu ne devrais pas le traiter comme ça, Olga. Tu es passée à côté de lui comme s'il était transparent. Alors qu'il t'avait saluée.

OLGA. — Il a un cou comme un asticot.

CLÉMENTINE. — Mais il a aussi des faux-cols.

BEROTTER, *à Olga*. — Faut dire que t'es une beauté.

CHRISTIAN. — C'est ça qui est pratique, c'est tout mou quand il penche la tête.

BEROTTER. — Il ferait presque pitié. Il est devenu tout rouge. Quand on sent que quelqu'un s'intéresse à vous. Tu finiras mal. Tu es dure.

OLGA. — Quand on était petits, il m'a demandé de faire quelque chose de dégueulasse.

CLÉMENTINE. — Jamais il ne t'a demandé de faire quelque chose de dégueulasse. Olga les veut tous pour elle.

BEROTTER. — Lui aussi, c'est un être humain. Et la politesse, tu as dû l'apprendre chez les sœurs. D'habitude, tu n'es pas aussi timide.

CLÉMENTINE. — Olga est trop chic pour nous. On n'a rien le droit de lui dire.

CHRISTIAN. — Ne la grondez pas à cause de ce Rölle. C'est un lâche. Personne ne le fréquente. Il n'ose pas fumer avec les autres, par peur de se sentir mal. Il craint l'eau.

CLÉMENTINE. — Faut toujours que tu l'aides ton Olga. Maintenant, c'est moi qui vais dire quelque chose. Et l'histoire du chien ?